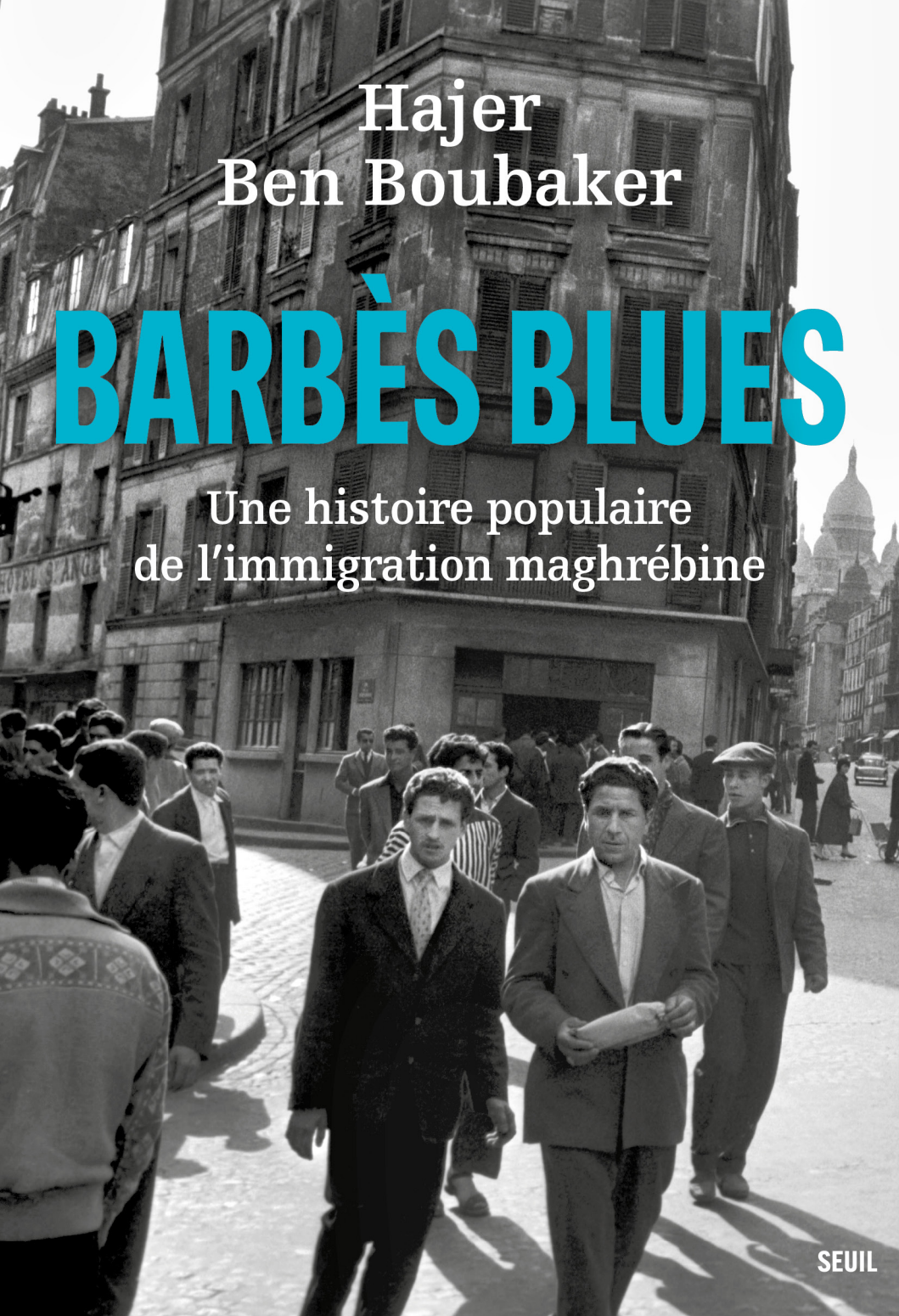

Hajer
Ben Boubaker
BARBÈS BLUES
Une histoire populaire
de l'immigration maghrébine
SEUIL

BARBÈS BLUES

HAJER BEN BOUBAKER

BARBÈS BLUES

Une histoire populaire de l'immigration maghrébine

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston Tessier, Paris XIX^e^*

Photo p. 15 : © Collection Roger-Viollet / Roger-Viollet

Photo p. 46 : © AKG images

Photo p. 75 : © UPI / AFP

Photo p. 107 : © EPPPD-MNHI, © Jacques Pavlovsky/RAPHO

Photo p. 171 : *La Goutte d'Or*.
Faubourg de Paris © Bogazzi Faraone / A.A.M Hazan

Photo p. 221 : Collection de l'autrice

ISBN 978-2-02-151788-0

© Éditions du Seuil, septembre 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mes parents

L'immigré existe autrement. Ce n'est pas simplement le personnage stéréotypé au passe-montagne et au casque de chantier, résigné et pleurnichard de Mektoub, qui traîne misérablement sa nostalgie du pays entre le chantier et l'hôtel sordide avec des airs évocateurs d'exil, d'exploitation, de déracinement, de musiques folkloriques et de thé à la menthe pour ne pas oublier la petite pointe d'exotisme.
[…] L'immigré ne correspond pas toujours à l'image dans laquelle on l'a enfermé, qui fait de lui une bête à part, un immigré et rien d'autre qu'un immigré. Sur le plan de la mentalité, il peut ressembler à un occidental : il peut être délinquant, clochard, révolutionnaire ou marginal, phallocrate et raciste, soumis et insoumis. Il peut presque oublier qu'il est un immigré.

Week-end à Nanterre

Prologue

Hélène Cixous affirme qu'« on écrit toujours avec une main coupée ». Pour ma part, j'ai écrit ce livre avec une langue coupée. Cette langue coupée, ce n'est pas celle qui réduit nos prédécesseurs au silence, érigé *a posteriori* comme norme de leur existence. La langue coupée, c'est d'abord celle qui dit la parole discontinue, faite de nuances, de zones d'ombre, d'oublis et parfois, oui, de silences. La langue coupée, c'est le sentiment d'avoir une histoire longue, riche, mais fragmentaire dans sa transmission. La langue coupée c'est aussi la place que l'oralité occupe dans la passation de cette histoire, qui raconte ceux qui n'ont pas pris la plume pour se consacrer.

C'est un projet ambitieux que d'écrire une histoire populaire de l'immigration maghrébine à Paris, ou ailleurs en France, ou partout en France, tant cette histoire se caractérise par sa richesse et sa complexité. Il n'y a ici aucune volonté exhaustive ou encyclopédique ; seulement des choix dictés par l'affection et la nécessité. Ce livre est d'abord un recueil d'histoires né d'archives et surtout de lieux qui disent davantage que les seuls faits évoqués. En cela, Paris est elle-même une archive. Il m'a semblé que ses murs se prêtaient à une réflexion qui la dépasse. J'ai voulu reconstruire des mondes disparus qui

ont existé dans ses rues ou dans l'imaginaire de ceux qui sont devenus des personnages.

Écrire, c'est forcément réinventer, reconstruire quelque chose de la vie quotidienne des générations qui nous ont précédé, alors même que Paris chasse les pauvres qui sont pourtant ses enfants. Ils sont victimes d'un capitalisme vorace dont le processus de gentrification est l'une des machines infernales. Prendre des libertés était un moyen de me rapprocher de ceux qui me rendaient quelque chose de mon histoire, tout en plaçant la leur au centre. Les pages qui suivent ne nous érigent ni en héros ni en victimes, et ne suffisent pas à redonner toute leur dignité à ces vies. C'est une maigre réparation qui peine encore à rendre compte de la complexité, de la diversité et des infinies nuances. Certains ont du mal à se représenter la force avec laquelle l'immigration maghrébine a imprimé de ses pas la ville, sa structure, son histoire. À quel point elle fait partie des fondations de l'édifice. Aujourd'hui, d'autres immigrations bâtissent l'histoire de cette ville et le font malgré les fermetures toujours plus dures, toujours plus violentes des frontières.

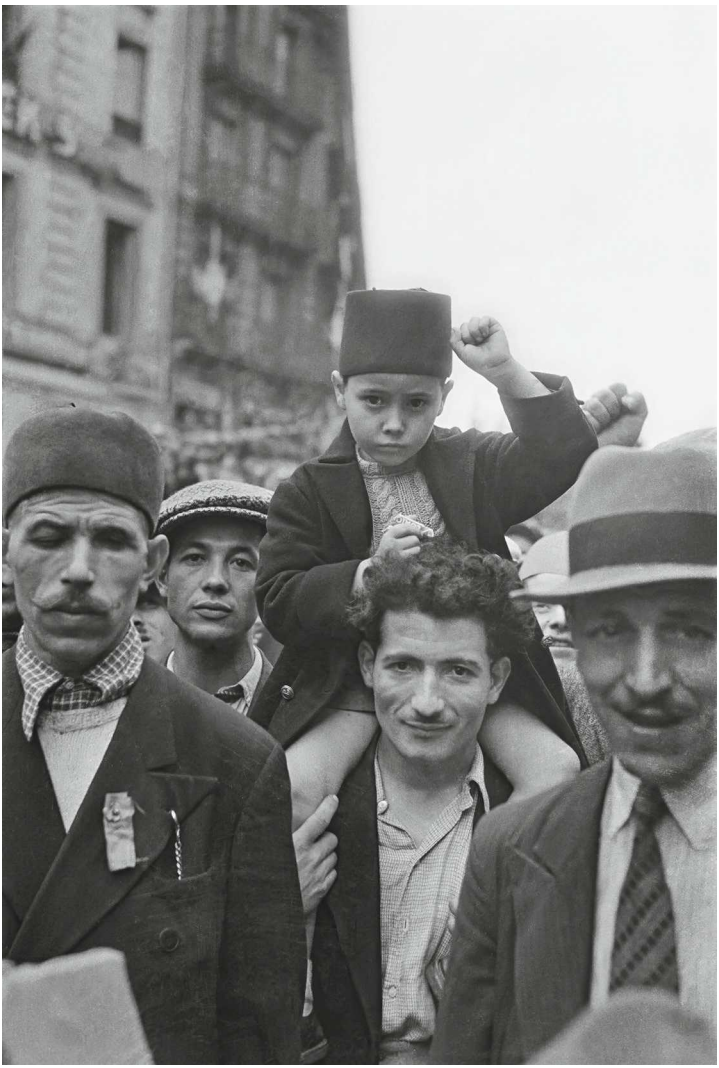
Je suis née et j'ai grandi à Paris : j'ai construit mon livre comme une maison. Ou plutôt, comme on dessine une maison d'enfance dont les détails semblent nous échapper au gré de ce que le temps fait à la mémoire.

Face à l'infinie descente de la société française vers le fascisme, les archives et les souvenirs ont été un refuge certain et rassurant. J'ai choisi de faire cohabiter les morts et les vivants dans ces pages et de les faire revenir dans leurs rues. Les histoires sont réelles et se sont passées dans les lieux évoqués. Elles racontent quelque chose d'un collectif, d'une « communauté » dont j'ai du mal à définir les contours réels ou fictifs. Je sais, néanmoins, qu'il y a dans ces histoires des

éléments qui ont profondément résonné en moi. Il fallait réunir l'ordinaire et le politique, le bouleversement qui change le cours de l'Histoire et les choses qui ne changent rien, sauf la vie de quelques personnes.

Disons-le ici, il y a des épisodes tragiques dans ces lignes. Il a fallu pour les raconter – parfois pour seulement les effleurer – creuser la mort jusqu'aux ossements d'une société malade de sa brutalité. Cette brutalité qui fissure les vies et les achève trop souvent possède un nom : le racisme. Qu'est-ce qui se joue dans nos entrailles quand on lit qu'un homme est mort de nous ressembler ? Je ne sais toujours pas le dire. Mais ne pas l'évacuer c'est rappeler que cela fait partie de ce que nous sommes ; de notre histoire au sens large qui nous rattrape au quotidien. *Nous* le savons. Il y a longtemps que l'on compte nos morts. C'est un livre pour eux comme pour nos vivants.

Chapitre 1
Les Algériens de la Montagne



Cortège des militants de l'Étoile nord-africaine durant une manifestation du Front Populaire, en 1936.

Chœur

Ahmed Mesli, mieux connu sous le nom de Messali Hadj
Militant à plein temps. Parfois marchand ambulant, livreur pour les magasins Lancel ou encore ouvrier dans le moulage de métaux.

Ahmed Mansouri
Propriétaire d'un café-hôtel dans le 13e arrondissement.

Ahmed Hachlaf
Flambant producteur de musique, responsable du catalogue arabe de chez Pathé-Marconi, habitant du quartier de Saint-Séverin.

Hadj Ali Abdelkader, plus connu sous le nom de Hadj Ali
Militant communiste et gérant de la quincaillerie Au forgeron moderne.

Ouarda Ftouki
Collégienne, chanteuse et animatrice d'une émission de radio pour enfants.

Mohamed Ftouki
Père d'Ouarda Ftouki. Propriétaire du cabaret Le Tam-Tam.

Mohamed Saïl, ou « l'anarchiste kabyle »
Insoumis et déserteur de l'armée française, chauffeur mécanicien. Militant syndicaliste et anarchiste.

Nguyễn Ái Quốc, « celui qui aime son pays »
Membre du Groupe des patriotes annamites, communistes. Cofondateur de l'Union intercoloniale et de la revue *Le Paria*. Futur Hô Chi Minh.

Ahmed Belghoul
Propriétaire de l'hôtel-restaurant Le Hoggar après avoir été ouvrier, commerçant, syndicaliste et petit trafiquant.

Scène

Quartier Saint-Séverin
Morceau du Quartier latin, largement habité par immigrés et prolétaires, rive gauche.

Rue de la Huchette
Rue piétonne située près du quai Saint-Michel, connue pour ses cabarets orientaux et pour avoir été l'adresse de Napoléon Bonaparte.

El Djazaïr
Premier cabaret oriental de Paris, situé rue de la Huchette.

Café Abdelkrim
Café très « fréquenté par les Nord-Africains », selon la Préfecture de police, situé rue de la Huchette.

Le Tam-Tam
Cabaret oriental, concurrent du El Djazaïr et situé juste derrière la rue Saint-Séverin.

Montagne Sainte-Geneviève
Colline de trente-trois mètres au-dessus du niveau de la

Seine, qui se targue d'être une montagne et qui constitue une grande partie du quartier connu sous le nom de « Quartier latin ».

Rue Monsieur-le-Prince
Célèbre rue du 6e arrondissement qui remonte vers le boulevard Saint-Michel.

Le Hoggar
Restaurant algérien, « le meilleur couscous de Paris » selon Camus et Sartre.

Raffinerie Say
Aussi connue sous le nom de Société des raffineries et sucreries Say, l'une des plus importantes usines du 13e arrondissement.

Si les ruelles parisiennes sinueuses et « insalubres », rares survivantes de l'éventrement haussmannien, sont le décor des premières pages de cette histoire, ne nous y trompons pas : au commencement, il y a l'Algérie. Ou plutôt, des îlots de vie algérienne qui prennent forme dans le Paris d'avant la Première Guerre mondiale. C'est le début du grand départ vers la France pour quelques centaines d'âmes. Nous pouvons aisément les imaginer kabyles, puisqu'ils forment la plus vieille communauté maghrébine établie dans l'Hexagone, et soupçonner que le petit relief de la colline Sainte-Geneviève, qui se targue d'être une montagne, ne leur rappelle en rien les hauteurs de leur Djurdjura natal. Le quartier les attire par l'abondance supposée des logements bon marché, et par les « hôtels garnis » qui proposent gîte et couvert pour une longue durée à ces populations ayant fui la misère. Ces premiers ouvriers emportent avec eux leurs corps comme force de travail, et construisent, autour de la place Maubert, un bout d'Algérie. Ces quelques centaines d'hommes algériens s'installent rue des Anglais et rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, quelques années avant la Première Guerre mondiale.

Nous ne savons rien d'eux, ou presque, à part qu'en choisissant de se poser là, ils emboîtent le pas aux juifs les plus pauvres d'Europe de l'Est, qui avaient fui persécutions et pogroms tsaristes des années 1880. Viennent ensuite la rue de la Huchette, la rue Monsieur-le-Prince, la rue Saint-Séverin et même la très célèbre rue Mouffetard. Difficile d'imaginer aujourd'hui que le très chic 5e arrondissement fut un jour considéré comme mal famé, connu pour ses logements miséreux et ses allures de Paris du XIVe siècle. On collera vite en effet au quartier l'étiquette d'« insalubrité », qui fut l'un des prétextes les plus féroces de la réhabilitation des zones populaires de la capitale.

L'embryon algérien de la montagne Sainte-Geneviève n'a pas survécu longtemps, on y reviendra ; mais il est plaisant de se rappeler que c'est à quelques pas du Panthéon, au pied de l'un des « symboles » de la nation française, que commence l'histoire d'une présence immigrée à chaque fois cachée entre ses plis.

En réalité, peu de choses nous parviennent de ces premiers immigrés. Certains travaillent probablement plus loin, au sud de la ville, au niveau du boulevard de la Gare, devenu Vincent-Auriol, entre la Salpêtrière et le quartier de la Gare, dans ce qui était alors un autre maquis de prolétaires, à l'ombre de la Raffinerie Say. C'est dans ce coin populaire que, dès avant la Grande Guerre, les Algériens de Paris font leur entrée dans la classe ouvrière. Dans le même temps, Marseille emploie deux mille Kabyles dans les docks et les savonneries ; et le Pas-de-Calais envoie dans l'obscurité des dures besognes mille cinq cents Algériens mineurs et ouvriers de la métallurgie. À Paris, on trouve les premiers forçats de l'immigration coloniale,

manœuvres à la Compagnie des Omnibus ou employés à la construction du métro parisien.

Cette nouvelle main-d'œuvre est alors peu recherchée par les entreprises privées, tant sa condition physique reflète sa misère de départ. La Raffinerie Say est la première à les faire travailler. L'usine très coloniale, dont le nom exact est la Raffinerie de Jamaïque, occupe le vaste quadrilatère bordé par le boulevard Vincent-Auriol, la rue Jeanne-d'Arc, la rue Clisson et la rue Dunois. Chaleur épouvantable, bruit assourdissant des machines, vapeurs du capitalisme à marche forcée : sa réputation de « bagne » n'est plus à faire dans le Paris du début du XX^e siècle. Employés à la casserie, les Algériens contribuent à satisfaire l'appétit pour un nouveau produit de consommation : le sucre en morceaux. Le sucre, toujours le sucre, ce sucre chaud qui brûle et ronge les doigts jusqu'au sang. Ils y côtoient l'avant-dernier échelon de la chaîne : les femmes, pour beaucoup bretonnes, qui occupent les postes d'« enfileuses », « scieuses », « rangeuses », « lingoteuses », « peseuses », termes rugueux d'un autre temps qui laissent deviner la cadence de la chaîne. En bons derniers, les Algériens cantonnés aux postes de « rouleurs » chargent les chariots de sucre, les cartons pesés et ficelés, bientôt prêts à être distribués[1]. Jeanne, ancienne ouvrière aux raffineries, se souvenait d'eux comme « des Algériens avec le dos tout brûlé ».

Puis la Première Guerre mondiale bouleverse l'histoire d'une bonne partie du monde, dont l'Afrique du Nord. La guerre charrie son lot de déplacés, parmi lesquels les nouveaux venus d'une immigration désormais visible à l'œil nu. Face à la décimation sans précédent d'une partie de la population française, envoyée au front ou à l'usine pour « soutenir l'effort de guerre », la France puise dans son traditionnel

réservoir d'exploitation : les colonies. Près d'un demi-million de tirailleurs sont déployés sur le front pour pallier les pertes humaines et économiques. Ces hommes qui viennent des quatre coins d'un immense empire colonial ne connaissent la France que de nom et de domination. Parmi eux, on compte quelque 140 000 Algériens, 71 000 Tunisiens et Marocains. Soixante-dix mille Africains sont morts pour la France, dont 36 000 Maghrébins. Ce bouleversement fait de Paris et sa région le premier fief de l'immigration maghrébine. La ville a besoin de main-d'œuvre, et ces hommes, pour beaucoup démobilisés après la guerre, constituent une force de travail appréciable. Jusqu'alors épiphénomène de quelques centaines d'individus, les voilà prenant leurs quartiers à Paris, prêts à inventer leur propre monde.

Mars 2024. Quelles histoires sont les leurs ? Que reste-t-il derrière le ravalement des façades ? Qui sont les fantômes des lieux ? Nos fantômes ? Une ville peut-elle nous pénétrer jusqu'aux os ?

Au 27, rue de la Huchette se trouve le Bull's Brother, établissement kitsch aux couleurs criardes, « happy hour » de 17 h à 21 h. Tonneaux de bière en guise de décoration, ballons par dizaines ornant la façade, drapeaux du monde entier, « DJ Party – Sport US – Rugby- Football » en lettres capitales. Comme beaucoup d'étudiants de la Sorbonne, j'ai longtemps traversé cette rue sans lever les yeux vers l'enseigne, lassée du spectacle d'une ville touristique et bourgeoise, fuyant ce quartier où je n'assistais même pas assez régulièrement aux cours de l'Université. Presque tout me révulsait dans ce Paris riche et muséifié, découvert à l'âge de dix-neuf ans au gré des études supérieures qui me firent un temps changer de rive. Rien ne m'indiquait alors qu'une partie de mon passé s'était pourtant inscrite dans ces rues ; et que le ringard Bull's Brother avait connu, sous un autre nom et dans un

autre temps, une histoire que je revendique désormais. Une épopée ordinaire d'aristocrates révolutionnaires qui avaient sillonné, bien avant moi, le Quartier latin.

Dans les années 1930, le 5e arrondissement n'est pas synonyme d'opulence. Des milliers d'ouvriers algériens s'y côtoient à l'ombre de Notre-Dame, au cœur du quartier Saint-Séverin. Dans cet espace exigu, ruelles enchevêtrées qui contiennent autant d'âmes que de pavés foulés, se constitue un monde en soi, un maquis fabuleux et violent, point culminant d'une société naissante. Aux côtés des ouvriers vit une caste au labeur bien plus avantageux : celle des tenanciers et des artistes. Se croise alors tout ce que l'immigration maghrébine compte de nationalistes, d'ouvriers précaires, de mélomanes, mais aussi de commerçants, représentants d'une notabilité d'un genre nouveau.

Le quartier offre la possibilité à de nombreux Algériens de se loger dans la trentaine d'hôtels éparpillés dans les allées moyenâgeuses de la rue Saint-Jacques, de la rue Galande ou de la rue Xavier-Privas. L'« hôtel garni », décor transitoire et précaire du premier âge de l'immigration, répond au modèle commun du quartier : le couloir étroit d'un immeuble d'un autre temps s'évasant sur une modeste cour intérieure, où des escaliers en bois conduisent aux minuscules chambres meublées partagées. Les premiers tenanciers français voient d'un bon œil cette clientèle jugée sérieuse et ponctuelle. Au point que certains propriétaires d'hôtels se spécialisent dans l'hébergement des Nord-Africains, et que les immigrés ayant accédé aux fonds de commerce ouvrent à leur tour des hôtels garnis, réservés aux « travailleurs maghrébins », qui deviennent souvent ensuite des « cafés-hôtels ».

Le café Abdelkrim

Aucune image ne nous est parvenue du 27, rue de la Huchette du temps où le lieu était connu de quelques ouvriers et étudiants algériens sous le nom de café Abdelkrim. Un nom tel un totem, comme on place une mosquée sous l'égide d'un grand homme. Des mosquées justement, il n'y en a pas encore dans ce Paris-là ; alors l'habitude veut qu'on communie au café. Au Abdelkrim notamment. Sans pouvoir dater son ouverture, nous retrouvons sa trace en suivant celle de Messali Hadj. Car c'est là que se serait tenue – mais aucune archive ne le prouve –, le 20 juin 1934, une réunion de crise entre deux Algériens, déjà connus de leur communauté… et des services de renseignements français.

Rien ne les destinait à se trouver attablés au café Abdelkrim, si la colonisation n'avait pas percuté leur sort. Deux hommes au destin presque empêché, à l'image de leur peuple. Le premier, Ahmed Mansouri, est né à la fin du XIX^e^ siècle. L'homme est un Kabyle à l'orgueil montagnard, de race noble car fils de *ravinimravdhen*, c'est-à-dire descendants d'une succession de saints kabyles et d'un seul Arabe, le prophète Mohammed, en sa qualité de *chorfa*. La colonisation a fait perdre à Mansouri l'essentiel du prestige consolidé au fil des siècles par la tradition pour le reléguer au rang de « sous-homme » ou d'« indigène », mais il conserve l'esprit et l'aura du chef de clan qui a fait de lui l'un des cafetiers algériens les plus prospères de la capitale, un homme incontournable du 13^e^ arrondissement. C'est à soixante et un numéros de la Raffinerie Say, au 183, boulevard de la Gare, que Mansouri a ouvert son café-hôtel, prêt à accueillir tout ce que le quartier compte de « dos brûlés ».

Le deuxième homme attablé pour cette réunion de crise a un visage plus célèbre, mais il ne ressemble pas encore au vieil homme à barbe blanche et yeux rieurs, chéchia haut de forme vissée sur la tête, élégant burnous sur les épaules, qui accédera à la postérité. Son visage d'alors est joufflu, et ses cheveux sont plaqués en arrière à la mode de l'époque. Il porte la moustache, comme tout ouvrier maghrébin qui se respecte. Âgé de trente-six ans, il est bel homme et le restera toute sa vie. Son prénom, Ahmed, s'est effacé, il y a plus d'une décennie, derrière le patronyme qui fera sa gloire et marquera d'une tache indélébile l'histoire de l'Algérie : Messali Hadj.

Il est lui aussi le fils d'une notabilité déchue par le colon. Héritier d'Ottomans et d'Andalous, l'enfant de Tlemcen, cité millénaire de l'Ouest algérien, porte en lui la gloire des siens malgré l'indigence de sa famille. Il a hérité par ses ancêtres d'un orgueilleux *nif*[2], cette fierté qui le guidera sur le chemin de l'indépendance. Le jeune homme a des appétences communistes, mais il peut se targuer d'une auréole de sainteté : son père, membre de la zaouïa des Derkaous, est le gardien du tombeau du Sidi Boumedienne, saint patron de Tlemcen. Sa mère, fille de cadi (juge musulman), est issue d'une lignée d'oulémas, savants de l'islam. Mais sa véritable gloire, il le pressent, est de compter parmi ceux qui luttent pour la fin du colonialisme, où qu'ils se trouvent. C'est cette quête qui lui fait prendre le bateau pour la France en 1923. L'année ne laisse plus aucun doute sur l'avenir : en juillet 1923, la Turquie de Mustafa Kemal, que Messali admire, se débarrasse de la tutelle des Européens pour devenir un pays indépendant et moderne, tandis que les Espagnols sont de nouveau défaits par le peuple rifain à Chefchaouen.

Un univers sépare les montagnes du Djurdjura de la cité de Tlemcen. Mais voilà que les deux Algériens de condition et

désormais Parisiens de fait se rêvent, chacun à leur manière, en leader. Cette rencontre du 20 juin 1934 n'est pas la première entre les deux hommes. Ahmed Mansouri commence à être habitué aux agitateurs nationalistes de la clique de Messali, la fameuse bande de l'Étoile nord-africaine (ENA). Voilà des années que les jeunes et moins jeunes de l'immigration se prennent de passion pour la chose politique, ou plus radicalement la chose révolutionnaire, revendiquant l'indépendance qui les ramènerait tous libres au pays. La vie politique des Maghrébins de l'époque à Paris est plus diverse que l'histoire officielle le laisse imaginer. Les anarchistes ont été les premiers à s'intéresser à ces nouveaux éléments qui forment la première main-d'œuvre issue d'Afrique du Nord. L'Union anarchiste crée même un Comité d'action et de défense des indigènes, en 1923, animé par deux Algériens, Mohamed Saïl et Kiouane. Mohamed Saïl, turbulent Kabyle, à qui Jacques Prévert dédiera son poème « Étranges étrangers », constitue la pièce maîtresse de cette pensée anarchiste, dénonçant « l'abominable Code de l'indigénat » et distribuant des tracts en arabe où ses frères en patrie peuvent lire :

> N'attendez rien d'Allah ! Les cieux sont vides et les dieux n'ont été créés que pour servir l'exploitation et prêcher la résignation. Ne recherchez le salut qu'en vous-mêmes car votre libération sera votre œuvre ou ne sera jamais.

Certains pourtant ne renoncent pas à La Mecque et font de leur appartenance religieuse et culturelle un lien indéfectible en créant l'Association des étudiants musulmans nord-africains (AEMNA). Dans ce Quartier latin où les vieilles pierres abritent la Sorbonne, se trouve ce que les anciens appellent affectueusement le « 115 », pour le 115, boulevard

Saint-Michel, qui a longtemps abrité le siège de l'AEMNA. L'immeuble, racheté depuis par l'État marocain, a été rasé pour laisser place à un bâtiment formé de cubes translucides en décrochement, qui rompt avec l'alignement haussmannien du boulevard : le 115 a alors accueilli l'Institut culturel du Maroc – et uniquement du Maroc, en ce lieu longtemps synonyme d'union. Mais c'est bien au 115 historique que Paris est devenu la capitale des nationalistes maghrébins.

Parcourir les noms des anciens de l'AEMNA revient à suivre l'histoire du Maghreb du XX^e^ siècle, à travers la trajectoire de ces hommes où se lisent à la fois ses gloires et ses échecs. Citons ainsi Habib Bourguiba, Ferhat Abbas, Mehdi Ben Barka, Mohammed Harbi, Malek Bennabi, Hedi Nouira. Beaucoup restent méconnus, mais tous ont été des militants indépendantistes de la première heure, devenus ensuite, au gré des destins, ministres, présidents ou opposants politiques.

C'est dans les années 1920 qu'une petite émigration d'étudiants maghrébins a débuté, malgré la crainte des résidences générales des protectorats de savoir cette jeunesse sans surveillance à Paris. Les Tunisiens sont les plus nombreux, suivis des Marocains. Le résident général en Algérie oppose longtemps son refus à l'envoi de « ses » indigènes en France, de peur d'une contamination par les idées nationalistes portées par les mouvements tunisien et marocain naissants.

Fondée par une vingtaine d'étudiants en 1927, l'AEMNA constitue la maison-mère des luttes pour un grand nombre d'entre eux, généralement d'extraction bourgeoise contrairement au reste de la population nord-africaine de la ville. L'association naît sous l'impulsion du Tunisien Chedly Khairallah, membre du parti nationaliste Destour : il mandate pour sa création le Tunisien Ahmed Ben Miled, issu de la bourgeoisie tunisoise désargentée par la colonisation, ancien

ouvrier brodeur sur cuir reconverti en étudiant en médecine. Membre fondateur du Parti communiste tunisien, arrêté à plusieurs reprises dans son pays pour subversion nationaliste, Ahmed Ben Miled associe des étudiants marocains à cette nouvelle idée porteuse d'avenir.

À sa naissance, l'AEMNA ne dispose pas encore du 115. Elle déclare son siège au café Métro, situé en face du bâtiment et fréquenté par cette jeunesse turbulente. Le premier bureau est composé des Tunisiens Salem Esch-Chadely (interne en médecine, président), Tahar Sfar (étudiant en droit et sciences économiques, vice-président), Mahmoud Larabi (étudiant en médecine, trésorier), Ahmed Ben Miled (étudiant en médecine, secrétaire) et des Marocains Ahmed Balafrej, Mohamed Ghali El Fassi, Mohamed Belhassen Ouezzani (tous trois élèves à l'École des langues orientales)[3]. Officiellement, l'objet de l'association est « l'entraide mutuelle et la création entre adhérents de liens indestructibles d'amitié et de sympathie » : quelques soutiens financiers et quelques banquets. Mais, officieusement, les étudiants l'appellent l'« association nationaliste » avec, à l'ordre du jour, l'émancipation politique du Maghreb et la sauvegarde culturelle et religieuse face au colonialisme.

Les ouvriers algériens ne sont pas étrangers à la naissance de l'AEMNA. Un certain Hadj Ali Abdelkader, ancien ouvrier membre du PCF, prend de son temps pour sensibiliser un étudiant tunisien rebelle, du nom de Habib Bourguiba, et pour inviter les étudiants maghrébins à se joindre aux banquets organisés par l'Étoile nord-africaine. Plus encore, Chedly Khairallah est proche de Hadj Ali en sa qualité de président de l'Étoile nord-africaine. C'est en effet l'ENA qui est en train de devenir l'organisation la plus importante des nationalismes nord-africains naissants.